

Sommaire

Avant-propos	11
I. Le descriptif, mise en regard du texte et de l'image.....	13
Catherine Bécasse	
Cartographie des colonies anglaises en Amérique aux XVIe et XVIIIe siècles : lorsque le texte remplace le tracé topographique	15
Françoise Choay-Lescar	
De l'auto-description à la description du Monde	27
Guillaume Cingal	
Le descriptif à l'encontre de l'image : quelques descriptions tirées de <i>All One Horse. Fictions and Images</i> de Breyten Breytenbach	41
Catherine Lanone	
Le descriptif désaffecté : <i>The Enigma of Arrival</i> de V.S. Naipaul.....	55
II. Que reste t-il du descriptif ?.....	71
Shannon Wells-Lassagne	
La subversion du descriptif dans les romans d'Elizabeth Bowen	73
Hubert Teyssandier	
<i>The Portrait of a Lady</i> , de Henry James : du descriptif à l'indescriptible ?.....	93
Anne Ullmo	
Lynne Tillman : <i>No Lease on Life</i> « The Irrational Basement » ou les disjonctions du descriptif.....	109
Claire Fabre	
La défamiliarisation du quotidien ou l'amplification de l'ordinaire dans <i>The Mezzanine</i> (1986) de Nicholson Baker.....	119
III. Du descriptif au narratif : passages	131
Pascale Tollance	
La description comme évocation dans <i>Waterland</i> de Graham Swift.....	133
Clara Mallier	
Le descriptif chez Ernest Hemingway : pour une ontologie moderne en littérature.....	147

Hélène Aji

Le poème comme descriptif chez Michael Palmer..... 161

IV. Théoriser le descriptif après Philippe Hamon..... 175**Nicolas Wanlin**

Remarques sur les problématiques actuelles
de la théorie du descriptif..... 177

Jagna Oltarzewska

Projecting Wor(l)ds : The Descriptive in Theory and Fiction 187

Avant-propos

Le descriptif, sujet « bateau », sujet rebattu ? Tout au contraire. Le sujet est sans doute faussement simple, faussement naïf, et le colloque qui s'est tenu à Paris3 en 2003 cherchait à poser la question sous un angle polémique.

La première difficulté est d'extraire le descriptif de la gangue de la description. On a trop souvent tendance à penser que la description a vécu ses heures de gloire – celles du roman réaliste, du roman victorien. La description serait une pratique désuète, ou bien, pour ceux qui s'y adonnent encore, elle se donnerait comme activité nostalgique, regardant vers un temps où l'on aurait cru à la mimesis. Encore faut-il s'entendre sur ce que signifie le terme de « mimesis » : il n'est pas sûr qu'aucun des auteurs dits « naturalistes » aient jamais cru en la possibilité d'offrir un parfait décalque de la réalité, sans distance et sans réflexion. Car la description naturaliste elle-même incluait une réflexion sur les limites et les modalités de sa pratique, déjà consciente qu'elle fabriquait son objet plus qu'elle ne le reproduisait. La description cependant, à l'ère du soupçon qu'est l'époque moderniste et post-moderne, s'élabore comme méta-réflexion sur ce topos fondamental. Si certains font endosser au naturalisme une lecture innocente de la mimesis, le concept de mimesis lui-même peut être interrogé, comme l'ont fait les traducteurs de la *Poétique* d'Aristote qui ont proposé de remplacer le terme d'« imitation » par celui de « représentation ». Cette posture méta-réflexive peut prendre le ton de l'ironie, ou de tout autre mode désabusé. Et elle implique un changement de point de vue, dans la mesure où la description contemporaine, dans sa pratique critique d'elle-même, s'intéresse moins à ce qu'elle dit du monde qu'à la manière dont elle le dit : à son faire et à ses modalités – ce en quoi elle glisse de *la description* au *descriptif*. La description n'est pas morte pour autant : il en subsiste toujours des bribes qui s'insèrent dans le texte sous quelque autre modalité, ce que Hubert Teyssandier nomme le « reste descriptif ». C'est ce « reste » qui doit faire l'objet d'une attention toute particulière.

La description était un lieu reconnaissable du texte – topos au sens strict : Philippe Hamon a largement documenté tous ses procédés démarcatifs et stylistiques : marqueurs d'ouverture, indication du personnage « porte-regard », opérateurs de visibilité tels que la fenêtre et le miroir, toutes stratégies dont de nombreux articles ici rassemblés se font l'écho. Le descriptif, quant à lui, est plus diffus, et ses limites sont moins immédiatement assignables : il brouille les pistes et surgit là où on ne l'attend pas, déplaçant les frontières entre narration et description. Le descriptif n'est pas topos mais procès d'écriture, il ne se désigne pas, il s'éprouve. A partir de là, il devient impossible de penser le descriptif sans le narratif, et vice versa. Il s'insère dans des lieux qui n'ont rien à voir avec la description, et offre des *effets* de description dans ce qui n'est plus *une* description.

Dans le même temps que ses fonctions changent, ses enjeux se déplacent, vers la question de l'écriture. La possibilité de faire surgir le monde, qu'encourageait la description, semble se dérober ; prenant le pas sur la description, le descriptif en vient à interroger les limites du représentable et du dicible. Aussi le descriptif trouve-t-il le moyen de rendre compte des résistances du réel à se formuler, d'étendre les possibilités du dire, de gagner du terrain sur l'indescriptible.

I. Le descriptif, mise en regard du texte et de l'image

Cartographie des colonies anglaises en Amérique aux XVIe et XVIIe siècles : lorsque le texte remplace le tracé topographique

« Thus, in the beginning, all the world was America »¹. Cette nouvelle Genèse proposée par le philosophe anglais John Locke montre l'importance qu'avait pris, dans l'imaginaire collectif du XVIIe siècle, le Nouveau Monde. L'Amérique était le territoire de toutes les peurs, mais aussi de tous les espoirs. En tout cas, c'était un territoire encore très mal connu au XVIIe siècle, et qu'il fallait continuer de décrire aux Européens. On se rappelle les récits quasi fantastiques d'un William Wood décrivant en 1634 les lions qu'il avait vus en Nouvelle Angleterre², ou les calculs fort complexes d'un Thomas Morton³ prouvant que la Nouvelle Angleterre se situait très exactement à l'endroit décrit dans la Bible comme le Paradis. Ces textes constituent des récits de propagande, destinés à attirer les Anglais. Mais on peut se tourner vers d'autres sources permettant d'appréhender de manière peut-être plus « scientifique », c'est-à-dire objective, les contrées nouvellement découvertes : je veux parler des cartes.

Ce moyen d'expression que le Robert définit comme « représentation à échelle réduite de la surface totale ou partielle du globe terrestre » est associé, dans nos esprits du XXIe siècle, à des notions de représentation scientifique, elle-même synonyme d'objectivité. Evidemment, pour permettre à d'autres navigateurs et explorateurs de retrouver les endroits abordés et décrits, mieux vaut être le plus précis possible. Mais, et c'est là toute l'ambiguïté du processus, la carte est, comme le rappelle le dictionnaire « re-présentation ». Elle est censée mettre des tracés, des contours, des limites à ce qui n'était que masse

¹ John Locke, *Two Treatises of Government*, Essay 2, chapitre V, « Of Property » (London, 1690), in : *The Works of John Locke. A New Edition, Corrected. In ten volumes*, vol. V (London : printed for Thomas Tegg, 1823), p. 125.

² William Wood, *New England's Prospect* (London, 1634), Amherst : University of Massachusetts Press, 1977, pp. 18-19.

³ Thomas Morton, *New English Canaan* (Amsterdam, 1637), p. c.

informe, voire vide total. Le cartographe place des noms qui sont autant de repères permettant de revenir sur les mêmes lieux. Quels noms utilise-t-il : les imagine-t-il, ou emprunte-t-il des noms déjà existants ? C'est une question qui ne figure pas au centre de ma préoccupation dans cet article. Ici, en utilisant quelques exemples (je ne prétends pas étudier toute la production cartographique concernant l'Amérique sur deux siècles), je m'intéresserai à une particularité des cartographes anglais : alors que tous les cartographes d'autres nationalités privilégieraient les tracés et les dessins, les cartographes anglais, eux, continuèrent, y compris au XVIIIe siècle, de remplir leurs cartes de paragraphes entiers décrivant les nouveaux territoires. Je ne crois évidemment pas que la raison tienne en un quelconque retard anglais dans la technique des relevés topographiques. On peut donc tenter de répondre à la question « que fait l'image qui 'accompagne' le texte ? », en bouleversant l'ordre grammatical, pour demander « que fait *le* texte qui accompagne l'image ? ». Pour tenter d'apporter des réponses, je propose d'examiner trois points : la cartographie de l'Amérique, sans distinction de nationalité des cartographes ; la spécificité des cartographes anglo-américains qui avaient horreur du vide ; un détournement de fonction : la carte comme charte.

La cartographie de l'Amérique

Sans remonter au Déluge, bien que le Déluge soit une référence essentielle pour certains cartographes, comme nous le verrons plus tard, il est intéressant d'examiner les conventions en matière de représentation de nouvelles contrées.

La cartographie marine

Tout le monde connaît les monstres marins, pas nécessairement effrayants d'ailleurs, qui peuplent la cartographie maritime. Ces créatures crachant de l'eau fournirent l'inspiration aux sculpteurs de fontaines pour les Palais et châteaux de l'aristocratie européenne. Certains dessinateurs comme Sebastian Münster établirent ainsi de véritables bestiaires dans lesquels puisèrent les cartographes dès le XVe siècle. Le but était bien entendu de suggérer combien les espaces marins pouvaient être dangereux. Les navigateurs rendaient compte, régulièrement, de leurs rencontres avec des êtres étranges :

Christophe Colomb, n'affirma-t-il pas avoir vu des sirènes⁴ ? Mais un autre rôle était dévolu à ces cartes imagées : il fallait « remplir », peupler ces étendues marines autrement vides.

La cartographie terrestre

Les premières cartes du Nouveau Monde n'échappent pas entièrement à ce souci d'ornementation. La carte de Gerard Mercator, par exemple, qui date de 1569 et qui fut publiée à Duisberg, en Allemagne, fait figure de référence dans la cartographie marine. L'originalité de Mercator fut d'abandonner la tradition ptolémaïque de représentation de la terre, pour lui substituer ce que l'on appelle depuis la projection de Mercator : les parallèles et les méridiens sont des lignes droites qui se croisent à angle droit. Les mers sont habitées de quelques animaux qui n'ont pas l'air franchement féroce, et de navires, marquant l'avancée de la civilisation vers l'Amérique. Quant au continent américain, les contours sont plutôt détaillés et précis. Il n'en va pas de même pour l'intérieur des terres. Si les explorations successives avaient permis de reproduire assez fidèlement le tracé des côtes, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, l'intérieur des terres donnait encore lieu à des supputations (n'oublions pas que les premiers à réaliser en une seule fois la traversée d'est en ouest du continent nord-américain furent Lewis & Clark, en 1806, au terme d'une expédition qui dura près de trois ans). Les cartographes n'avaient donc aucune certitude quant à la taille – la largeur, si je puis dire – du continent nord-américain. Le mythe du « Northwest Passage », cette voie maritime directe qui permettrait de relier l'Amérique à l'Orient, perdura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le mythe fut entretenu par la découverte des Grands lacs, au milieu du XVIIe siècle.

Que fit alors Mercator ? Utilisant les cartes dessinées par les Français au nord, et par les Espagnols au sud, il plaça les fleuves principaux, des chaînes de montagnes à l'est, ainsi que les noms des quelques zones habitées. Il inséra, en plein milieu du bloc américain, un énorme cartouche ; et il remplit ce cartouche d'un texte, long de plus de soixante dix lignes sur deux colonnes, intitulé « Inspectori S. » dans lequel il explique son système de projection novatrice. Le vide à l'intérieur du continent se trouve alors comblé par un texte de nature scientifique, lui-même soigneusement contenu dans le cadre du cartouche.

⁴ Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, vol. 1 « Journal de bord 1492-1493 », Paris : F. Maspéro, 1980, p. 191.

De sorte que l'on finit par se demander si c'est la description d'un modèle, d'une technique de représentation qui est contenue, ou bien si, par une sorte d'effet de gigantesque synecdoque, le contenant (le territoire américain) ne devient pas contenu, si le territoire inconnu ne se trouve pas ainsi comme maîtrisé et ramené à l'intérieur de ce cartouche rassurant.

Bien que Waldseemüller ait donné dès 1507 le nom de l'explorateur Amerigo Vespucci au continent américain, Mercator continue, sur sa carte de 1569, d'appeler toute la région « India ». Il abandonne le nom sur une carte publiée en 1633, dont le titre est doublement intéressant : « *Virginiae item et Floridae Americae Provinciarum nova descriptio* »⁵. C'est probablement en s'inspirant des travaux cartographiques d'Ortelius que Mercator adopta enfin le nom « America ». En effet, Ortelius fut le premier, en 1589, à inscrire la distinction entre « *Americae Septentrionalior Pars* » et « *Americae Meridionalior Pars* ». Mais, plus intéressant pour notre propos, Mercator présente explicitement sa carte des deux régions (Virginie et Floride) comme une « Description ». Outre les tracés habituels (fleuves, montagnes), on remarquera des animaux, un indigène, un Européen, des noms calligraphiés de manière extrêmement élaborée, et cinq paragraphes courts, qui décrivent des sites, deux d'entre eux expliquant brièvement la bonne qualité de l'eau douce de deux lacs.

L'œuvre de Mercator se situe à un moment où le terme « graphie », dans « topographie », prend toute sa valeur : le cartographe propose effectivement une « description d'un lieu, d'un pays » (définition donnée par le Robert Historique à l'entrée « topographie »). Si à partir du XVIII^e siècle, la description textuelle est progressivement remplacée par la représentation de la configuration des terrains, les cartes de Mercator font encore appel à la rhétorique pour décrire certains lieux, et aux arabesques de quelques lettres pour remplir le territoire.

Ortelius, dans sa carte publiée en 1589, comble lui aussi une partie du vide à l'intérieur du continent nord-américain. Lui aussi a recours à ce procédé du cartouche agrémenté de quelques guirlandes, qu'il place au centre. Mais le texte est fort bref, et vise à rectifier une erreur fréquente : Ortelius précise que la mer qui baigne la côte ouest devrait s'appeler « Pacifique », et non Mer du Sud (« *Mar del Zur* »). Ortelius voulait ainsi se dé-

⁵ Charles Oscar Paullin, *Atlas of the Historical Geography of the United States*, Baltimore : A. Hoen & Co., 1932, planche 15A.